

# Comment parler de la mort à l'enfant en demande ?

Corinne Morisset- Psychologue scolaire –Circonscription de Taverny

La mort fait partie de la vie. Tout le monde y est confronté. C'est un fait, une réalité inhérente à la condition humaine !

Elle apparaît presque en permanence dans notre environnement TV, journaux. L'enfant reçoit involontairement ou pas des informations (images choquantes venues du monde entier, qui montrent guerres, terrorisme, épidémies, catastrophes...).

Tout enfant passe, à un moment ou à un autre de son développement, par **un socle commun de questionnement** sur la mort, qu'il s'agisse de la mort en général, ou de celle en particulier d'un familier (personne ou animal). Les caractéristiques de celui qui meurt, les circonstances introduisent quelques différences dans sa réflexion, mais restent secondaires. **En contribuant à l'éclaircissement de ce questionnement avec un adulte, l'enfant apprivoise l'inconnu et développe son processus de maturation.** Il est donc important d'y porter intérêt. Cet adulte peut être un enseignant, choisi par l'enfant. Il est rassurant d'y être un minimum préparé. Ces quelques pages sans prétention peuvent peut-être vous y aider.

## ▪ Quelques brèves références théoriques :

**Développement du concept de mort chez l'enfant avec l'âge** (les grands repères selon Daniel Oppenheim ou bien Guy Cordier) :

- Il est affirmé que le bébé avant 6 mois ne peut avoir une idée de la mort, car il lui manque le *sentiment de la permanence* et de *l'identité spécifique des objets et des personnes* qui l'entourent.
- Jusqu'à 2 ans, l'enfant acquiert une meilleure *perception de l'absence*.
- Jusqu'à 7 ans, c'est la *pensée magique* qui prédomine en lui : comme de vouloir pour obtenir. Le caractère universel et irréversible de la mort lui échappe. Elle est l'équivalent du *sommeil*. L'enfant pense que la mort, c'est fermer les yeux et être dans le noir. Il manifeste peu de chagrin, puisqu'il pense qu'il ne s'agit là que d'une *séparation prolongée* et qu'il va y avoir retour de l'absent.
- Plus tard, il identifie la mort à un *personnage méchant et maléfique*. Cette période est marquée par la peur des fantômes, médiateur entre le monde des vivants et le monde des morts. Ces nombreuses phobies l'aident à donner un visage et une forme connue, effrayante certes, mais non anonyme, familière, presque humaine à la mort. L'enfant a tendance à l'interpréter comme une *punition* et non comme un phénomène naturel.
- A partir de 9 ans, sa conception apparaît proche de celle des adultes, il en reconnaît le caractère *universel et irréversible*. La mort touche tout le monde, même les plus jeunes ; ce qui entraîne parfois des phobies universelles du style : la peur d'être enterré vivant et la peur de la décomposition par les vers.
- A 12 ans, il commence à avoir plus conscience avec angoisse, de sa réalité et de sa complexité ainsi que de sa propre mortalité.

La mort pour l'enfant évoque **l'expérience de la perte** successive d'éléments de l'enfance auxquels il tenait, qui lui donnaient un sentiment de sécurité, comme la relation fusionnelle à la mère, l'image de la toute puissance de ses parents qui devaient le protéger de tout, toujours (immortalité). C'est de ces pertes que l'enfant puise sa force pour évoluer et peut se développer avec fierté.

## Le travail de deuil :

C'est un processus psychique inévitable, plus ou moins long, au cours duquel nous prenons nos distances par rapport à la douleur de la perte d'une personne aimée, non pour l'oublier, mais pour lui donner une place plus aisée dans nos pensées, nos émotions, notre vie. L'enfant s'engage dans un tel processus à partir du moment où il acquiert la conscience suffisante du caractère irréversible et définitif de la mort.

## Processus :

- Choc et sidération, incapacité à croire à l'annonce de la mort. Désarroi.
- Incapacité à penser la situation et les conséquences de la mort de l'autre.
- L'enfant peut être pris ensuite dans un processus contradictoire d'identification au mort (comme pour lui être fidèle et maintenir ainsi son illusoire présence).
- Agressivité, tristesse, désarroi, jalousie, révolte (attitudes déjà évoquées précédemment).
- L'émotion du deuil peut être intense et peut se ressentir physiquement comme un **vide**, ce qui pousse à un **débordement d'activités** pour le combler et l'oublier au plus vite. Ce peut être aussi rester sans cesse avec les copains, car le sentiment de solitude est insupportable.
- Il peut ressentir le vide en lui, mais aussi en dehors, le monde est devenu désert comme si le défunt avait tout emporté avec lui, plus **rien n'a d'intérêt**. Il faut alors l'aider à résister à cette tentation de repli, lui expliquer que ce n'est pas trahir le mort que de trouver du plaisir à la vie, celui-ci aurait certainement voulu qu'il continue d'être heureux.

Le deuil est certes pénible, mais il est juste de vouloir en atténuer l'intensité, il est illusoire de chercher à le supprimer. Il est un temps de maturation (**acceptation de la réalité**) pendant lequel l'enfant prend conscience de la condition humaine de mortel, de ce qui le liait à celui qui a disparu, de la place que celui-ci occupait dans sa vie, de sa capacité à dépasser une épreuve.

Plutôt que de vouloir fuir la souffrance de la perte, en remplaçant aussitôt le mort (autre animal) ou en maintenant artificiellement sa présence illusoire, en entretenant quotidiennement son souvenir idéalisé, il est préférable de la laisser progressivement s'apaiser, et de laisser les souvenirs de ce qu'il fut prendre leur place parmi tous les autres dans la mémoire. Il n'est pas nécessaire de penser à lui en permanence pour se prouver qu'il n'est pas oublié.

Les pratiques funéraires peuvent inquiéter l'enfant : la toilette du mort, l'enterrement, la crémation, les visites au cimetière, dont le sens, la fonction, ne lui sont pas forcément expliquées par la famille. **Il importe pourtant qu'il se sente libre par rapport à ces pratiques d'y participer ou non**, après que celles-ci lui aient été au préalable explicitées, de préférence par la famille.

## ▪ Comment repérer que l'enfant cherche peut-être à discuter de la mort ?

**Il importe que l'adulte soit attentif au désir de l'enfant de discuter** de la mort :

L'enfant dispose de nombreux moyens pour exprimer ses émotions, son trouble, ses questions et il les utilise volontairement ou non, consciemment ou pas.

## Le point de départ peut être en relation avec ce qui se dit et ce qui se voit :

- une **simple question**
- un **évènement** passé, du jour
- une préoccupation liée à un de ses **rêves** ou à un **cauchemar**
- un **dessin**. Les dessins occupent une place privilégiée, car ils lui donnent confiance dans sa capacité à s'exprimer et à créer. Lorsqu'ils apparaissent répétitifs, c'est peut-être que l'enfant bute sur une question qu'il n'arrive pas à dépasser, à mettre en mots. Il faut prendre les dessins au

sérieux, mais à eux seuls ils ne disent pas que l'enfant va mal ou va bien, il faut se méfier des interprétations et décodages automatiques. Les dessins ne sont pas des photographies figées des pensées de l'enfant, mais des supports, des éléments de réflexion et de dialogue évolutifs.

- **un jeu** qui finit toujours par la mort...

- **Il importe que l'adulte soit attentif aux troubles que l'enfant manifeste** quand il y pense et donc **aux signes, aux comportements, plus ou moins discrets ou explicites qu'il montre (notamment à l'école).**

Il s'agit là de mécanismes de défense conscients, efficaces, solides, durables, ou pas ! Mis en place pour tenter de se protéger de se défendre contre ces émotions désagréables, pénibles, voire douloureuses, qui ne peuvent se mettre en mots :

- **Fuite dans la multitude d'activités**

- **Troubles scolaires : inattention, rêverie, appauvrissement de sa curiosité intellectuelle et de sa liberté de penser, troubles de la mémorisation (refus de se souvenir, la douleur étant parfois trop grande).**

- **Changements de comportements, de caractère : tristesse, irritabilité, colère** sans véritable motif apparent (elle peut être contre celui qui meurt, qui l'abandonne, qui fait souffrir ses parents, qui n'a pas été assez fort pour vaincre la mort, contre ceux qui ne souffrent pas comme lui, qui continuent de vivre normalement, colère contre ceux qui ne comprennent ce qu'il ressent, colère contre lui-même et dont il a honte) ; **agressivité inhabituelle** (verbale ou physique ; celle-ci est d'autant plus grande que la personne perdue était importante à ses yeux et son manque, de ce fait, d'autant plus insoutenable, **évitement, repli**, refus de discuter, **mauvaise foi**, dispersion, **fuite de l'attention**. **Il importe dans ce cas de figure où l'enfant décharge sur les autres de sa propre agressivité envers le mort, qu'il ne peut accepter, il importe de reprendre une à une les fautes imaginaires qu'il verbalise et de les discuter. Ainsi peut se réduire progressivement la distance qu'il a établie entre lui et les autres et entre la réalité et son imaginaire. Prise de risque, mise en danger, de soi ou des autres.**

- **Conduites régressives** : l'enfant peut avoir l'idée que la mort est contagieuse et qu'elle peut emporter tous les autres membres de la famille. Il peut avoir peur de se séparer de ses proches, avoir une demande excessive de gestes de tendresse, pleurs sans motif.

- **Somatisations diverses** : maux de ventre, vomissements répétés. La famille peut évoquer des troubles du sommeil (cauchemars ou crainte d'aller se coucher de peur de ne pas se réveiller).

- **Hiérarchisation du malheur** : L'enfant se compare aux autres, du style, « il a plus de chance que moi, mais il y a aussi pire que nous... » Il n'est pas certain que ce mode de défense soit efficace. Voir des gens plus malheureux ne soulage pas de son propre malheur. **Par contre, il est possible de comprendre la façon dont tel enfant a tiré enseignement de son expérience.**

### ▪ **Conseils sur comment répondre et faciliter la réflexion de l'enfant ?**

**Il ne faut pas avoir peur d'aborder leurs questions, car elles aident l'enfant à développer sa réflexion.** Les enfants sont bien plus solides que les adultes ne le pensent et aussi tolérants avec les maladresses des grands, à condition que ces derniers les respectent, les prennent au sérieux et soient de bonne foi.

Mais si l'adulte se sent trop ému par la question de l'enfant, il n'est pas obligé de lui répondre tout de suite. Il peut lui dire, qu'il a besoin de d'y réfléchir éventuellement jusqu'au lendemain. L'autoriser à exprimer ses craintes, à mettre des mots sur ses peurs. Ecouter ses angoisses certes, mais dans de bonnes conditions et dans des délais raisonnables.

**Les fonctions de l'émotion et leur manifestation :**

- Dire à l'enfant qu'il est normal d'exprimer son émotion (pleurs). **Les pleurs d'émotion ne sont pas signes de faiblesse**, ni chez l'enfant, ni chez l'adulte, ni chez l'homme, ni chez la femme. L'enfant peut donc entièrement garder confiance en ses deux parents et ne pas craindre qu'ils craquent et ne soient plus capables de s'occuper de lui, s'il les a vus pleurer. Car on le sait, ils sont des modèles pour lui, auxquels il s'identifie. S'il pleure en présence de l'adulte c'est au contraire une marque de confiance en lui. C'est un interlocuteur privilégié et de qui il attend un certain réconfort.

L'adulte va tenter de lui expliquer que l'émotion, l'affection peuvent se manifester de manières très diverses selon chacun : visibles ou cachées, évidentes ou discrètes et que ces expressions ne dépendent pas seulement de l'intensité des sentiments mais aussi des caractères individuels ainsi que des façons de réagir habituelles dans telle ou telle famille ou culture ou région.

Les émotions les plus démonstratives ne sont pas forcément les plus inquiétantes ni les plus intenses et il faut être attentif aussi et parfois encore plus à celles les plus discrètes qu'il s'agisse de tristesse ou de colère.

L'émotion qu'exprime un enfant peut être excessive, inadéquate, apparemment sans raison, parfois injuste (comme dit ci-dessus), mais elle a toujours une cause dont il n'est pas forcément conscient. Alors plutôt que de lui demander d'être raisonnable, il est préférable d'essayer d'en comprendre avec lui la cause ou les causes, sa motivation d'engager ce dialogue de façon détourné. Son émotion signale en fait le vrai problème, alors il faut l'aider à prendre conscience de la désagréable réalité de la mort d'un proche plutôt que de le laisser exprimer son émotion en roue libre. Il s'agit de l'aider à passer de l'émotion à la réflexion, de l'aider à comprendre que la souffrance et la tristesse n'excusent pas tout.

De plus, ces comportements sont parfois la reproduction de ce qu'il voit faire par les adultes présents pour la circonstance, pris dans la complexité des relations familiales. Ils émergent ou resurgissent entre oncles, cousins à cette occasion (rivalités, jalousies conflits d'enfance...) L'enfant découvre la complexité des relations de famille dans lesquelles il est pris, avec leurs aspects positifs (soutien), mais aussi contraignants : il est le fils de, frère de, et peut ainsi se projeter dans l'avenir et se percevoir père de ... L'adulte peut le rassurer dans le fait qu'il saura assumer sans contradiction ni conflit cette complexité de son insertion famille et à en voir les avantages plus que les inconvénients !

- Ne pas dévaloriser l'enfant, même quand ses questions apparaissent très confuses dans un premier temps, car l'objectif de la discussion va être de l'aider à réfléchir sur la situation, sur ses pensées sur ses émotions. Elle va viser à calmer l'angoisse et la peur, du présent, mais aussi de l'avenir proche et lointain, la peur de l'inconnu.

- Désamorcer les idées fausses, aider l'enfant à construire son intelligence et son regard sur la vie, la sienne et celle des autres.

▪ La mort n'est pas une punition, de Dieu, des parents ou de toute autre instance. Le but de la punition, n'est pas de lui faire mal, mais de le faire réfléchir et acquérir une expérience qui lui sera utile. La maladie n'est pas non plus la conséquence d'une faute (mal travailler à l'école, par exemple), ou bien le résultat de vœux de mort. La volonté et le désir ne peuvent en aucun cas

influencer ou transformer toute réalité (sentiment cependant qui peut renforcer un sentiment de culpabilité).

▪ Le défunt voit tout de là haut

Ne pas reprendre cette expression, car l'enfant imagine les choses au pied de la lettre, cela peut générer chez lui un sentiment d'insécurité, imaginant le défunt capable de le voir partout, jusque dans l'endroit le plus intime. **Dire que la personne ne participe plus à sa vie, mais lui reste proche néanmoins par la pensée ; que ce ciel n'est pas celui où vont les avions, les oiseaux, qu'il ne risque rien, qu'il existe dans son cœur et dans celui de tous ceux qui continuent de penser, avec affection, à lui.**

▪ L'enfant n'est en rien responsable de la mort de la personne, même si quelque temps avant il lui a dit une méchanceté.

- Eviter, autant que possible, de lui donner, à partir d'une position d'autorité, une réponse définitive, associée à une certitude de détenir l'unique vérité.

- C'est l'évolution du dialogue qui importe, une question pouvant en cacher une autre. Il ne s'agit pas de faire un cours ou un monologue. Ce dialogue se fera dans la durée et sûrement pas en une seule fois.

- Eviter les réponses qui se veulent complètes parfaites, qui ne laissent place à aucune discussion, ni critique, ou celles qui sont trop floues, hésitantes, qui montrent trop d'émotion. Eviter de transmettre ses propres fantasmes.

Eviter des termes ambigus, des euphémismes, ils insécurisent l'enfant. **Ne dites pas «il est parti » ou « il nous a quittés » ou « il s'est endormi » qui renforcera culpabilité et l'insécurité.** L'enfant risque d'avoir peur de s'endormir ou de quitter ses parents pour aller à l'école par exemple.

- Parler avec sincérité en son nom personnel. Rester spontané, en accord avec soi même (au clair avec ses propres pensées, ses croyances, sur la mort et la situation présente qui tracasse l'enfant), tout en se contrôlant. **Expliquer à l'enfant que ce n'est pas facile, qu'il n'y a aucune honte à montrer sa peine.** Cela peut l'aider à composer avec ses propres sentiments de perte. **Et que vous n'avez pas toutes les réponses ; il peut le comprendre**

- Certaines questions peuvent recevoir une réponse plus ou moins claire, satisfaisante, d'autres non, il faut accepter cette réalité. L'enfant n'attend pas forcément une réponse précise ou une explication, mais simplement qu'on l'écoute.

- donner à l'enfant des explications suffisantes, afin qu'il prenne l'adulte au sérieux.

- Ne pas parler pour lui faire plaisir, pour aller dans son sens, même quand on n'est pas d'accord avec lui, sous prétexte que ça le troublerait, ou pour s'en débarrasser.

- Dans cette discussion, l'adulte peut **aider l'enfant à voir que la mort a des points communs avec d'autres pertes qu'il a connues, en s'appuyant sur ses expériences, surtout quand il en garde un souvenir positif, pour apprivoiser l'idée de la mort ou pour y mieux s'y confronter (goût du lait de la mère, sensation de sa peau, son odeur...).** Elles ont provoqué une **souffrance**, mais cette souffrance a pu être dépassée, puisqu'elle s'est accompagnée d'un développement physique, intellectuel, social, qui lui a procuré plus de liberté et de responsabilité. D'autres plaisirs et d'autres joies les ont remplacées sans totalement les faire oublier. Il en sera un peu pareil pour la personne disparue.

- Quand il est confronté à une mort dans sa famille, c'est **une rupture de continuité pour celui qui meurt et pour les proches.** L'adulte peut aider l'enfant à supporter cette coupure et la



souffrance qui en découle, il peut l'aider doucement à reconstruire un certain sentiment de sécurité en revenant avec lui **sur l'histoire familiale**. C'est l'occasion de parler du présent (la mort), de l'avenir (comment la vie des uns et des autres va continuer), mais aussi du passé (le plus récent : la fin de vie du défunt (immigration, guerres, exil, génocides, difficultés sociales prolongées..). Mobiliser avec lui des souvenirs que l'enfant a de lui, les bons et d'autres moins, parler de lui simplement, sans retenue (relation affective partagée). L'aider à prendre conscience de la continuité des générations (valeurs transmises). La vie est ainsi faite de moments de continuité et de discontinuité, sans pour autant que sa **permanence** cesse.

- Se demander d'abord ce que l'enfant sait, ce qu'il ignore, ce qu'il veut savoir (et ce qui n'est pas forcément ce que l'adulte juge important). Pour bien l'accompagner dans sa réflexion, il faut se laisser guider par lui, décrypter ses paroles, aller au-delà des apparences. L'aider à prendre du recul par rapport à l'évènement et à dépasser son trouble. Il faut aller aussi loin que l'enfant en montre le souhait, la capacité, moduler la discussion en fonction de son émotion.

- Parfois l'enfant souhaite simplement vérifier que le dialogue est possible, que l'adulte peut partager ses idées et l'aider à les reformuler plus clairement. Parfois ce qu'il veut savoir, n'est pas forcément ce que l'adulte veut lui apprendre sur le sujet. S'il souhaite discuter, c'est qu'il est prêt à le faire, qu'il en a la maturité suffisante, il faut donc en prendre acte, en tenant compte, bien sûr, de son âge. **Dire la vérité.**

- L'interrompre par contre quand il est pris dans des pourquoi sans fin (angoisse de l'enfant en roue libre). Il n'y a aucun mal ni pour l'enfant ni pour l'adulte pour la suite de la relation entre eux que l'adulte lui dise pourquoi il arrête le dialogue. Sinon l'enfant pourrait penser qu'il n'est pas capable ou n'a pas envie de l'aider ou qu'il exerce une censure sur les thèmes discutés, perçus dès lors comme dangereux.

C'est pourquoi, quand l'adulte s'engage dans un tel dialogue, il vaut mieux qu'il soit *conscient de ses limites et du temps dont il dispose*.

### **Les questions majeures que l'enfant peut se poser soit à partir d'un évènement survenu dans la réalité (mort d'un proche ou d'un animal), soit à partir d'une autre incitation (film, livre, info TV, photo...) :**

Elles sont multiples et impossibles à hiérarchiser (liste non exhaustive)

- La mort est un des risques de la vie. **Comment doit-on vivre cette menace permanente ? Ne cesser d'y penser, être sans cesse sur ses gardes, se protéger de tout, ou au contraire vivre intensément pour l'oublier, pour mourir d'une mort choisie ? Expliquer qu'il faut trouver un juste équilibre entre risque et joie, entre protection et liberté, qui permet de continuer à faire des choix de vie, garder ses relations, développer ses projets, ses amitiés, en gardant une certaine liberté d'agir et de penser, sans mise en danger ni de soi ni d'autrui.**

L'enfant, quel que soit son âge, se **pose aussi des questions pratiques sur sa relation à la personne en fin de vie**. Il ne sait pas forcément **quel comportement adopter, comment comprendre ses réactions, ses comportements, ses paroles inhabituelles parfois, déroutantes, voire incompréhensibles ?** (confusion mentale, expression du désir de mourir) et se tourne volontiers vers une personne extérieure à la famille pour l'éclairer (plus disponible).

Des questions portent sur la façon dont la personne vit sa mort physiquement et psychologiquement, sur le regard que le mort a porté sur sa vie et ses proches (ce qu'il pense), sur les modalités du mourir :

- Comment savoir qu'on est vraiment mort ?
- Est-ce que ça fait mal de mourir ? La personne enterrée ressent-elle de la douleur ?
- Est-ce qu'on a peur quand on meurt ? Ou quand on est mort ?
- Est-ce qu'on vit quand on est mort ? Ne risque-t-on pas d'étouffer dans cette boîte ?
- Est-ce qu'on sait qu'on est mort ? A quoi pense-t-on quand on est mort ?
- Qu'est ce qu'on peut faire quand on est mort ? Solitude, ennui...
- Y a-t-il une logique à la mort ? (continuité ?)
- N'est-elle pas une grande injustice ? Pourquoi lui et pas l'autre ? C'est l'occasion de l'aider à différencier les causes possibles de mort : la vieillesse, la maladie, l'accident, les catastrophes, les guerres. Il ne s'agit pas de relativiser la souffrance qu'il peut ressentir, mais de l'aider à prendre du recul par rapport à la mort de la personne disparue et de réfléchir sur les responsabilités éventuelles, partielles ou prédominantes en jeu dans ces situations. De l'aider à ne pas rester enfermé dans un sentiment de culpabilité et de passivité, mais de se dire qu'il peut, dans l'avenir, à sa manière, agir sur certaines de ces causes.
- Y-a-t-il un responsable à la mort ?
- Est-ce que la mort est contagieuse ? Jusqu'à quel point la famille est fragilisée et lui-même donc en danger ? (si la maladie a été à l'origine de la mort, le processus mortifère déclenché ne risque-t-il pas de ne pas pouvoir se stopper ?, contagion, maladie génétique. **Peut-on en vouloir au premier à avoir eu le gène ? Et lui s'il devient père ?** L'enfant peut se dire qu'il aurait mieux valu qu'il ne naisse pas.
- Pourquoi la mort due à la maladie existe encore au XXI<sup>ème</sup> siècle, ainsi que celle due à la famine et la misère ? L'aider à faire la part entre l'idéal et la réalité. L'aider à voir la situation actuelle de la médecine, de la société, mais aussi de l'évolution des situations, les progrès accomplis, de façon à ce qu'il ait une vue historique permettant un certain recul. Le progrès dans certains domaines avance plus vite que d'autres. En médecine, certaines maladies bénéficient plus que d'autres des progrès de la science et ces progrès sont différents selon les pays. Ainsi l'adulte atténue un peu le sentiment de détresse et d'impuissance de l'enfant.
- **Peut-on éviter toutes ces morts ?** L'enfant peut se demander quoi faire pour changer certaines situations. L'adulte peut l'informer de ce qui est déjà fait par certaines associations nationales et internationales, gouvernementales ou humanitaires et de réfléchir avec lui sur ce qui pourrait être fait
- **Quelle est la valeur d'une vie ? Une mort est-elle plus regrettable qu'une autre ? Suivant quels critères ?** Réussite professionnelle, sociale (avoir joué un rôle positif pour les autres), intellectuelle, familiale (avoir fondé une famille, les avoir rendus heureux, avoir transmis des valeurs), n'avoir jamais fait de mal à personne.
- **Faut-il regretter la vie, sans lui ?** L'important n'est pas de regretter ce qui a été fait ou n'a pas été fait avec le défunt, mais de penser aux bons et aux mauvais souvenirs aux objets de mémoire et les valeurs transmises, et à ce qui a été partagé avec lui. **Plus que sa mort c'est sa vie dont il importe de discuter.** Laisser de côté regrets, ressentiments ; ce qui ne veut pas dire oublier, mais réfléchir différemment : l'histoire d'une vie n'est pas figée, même par la mort, car le regard des vivants sur elle peut évoluer.
- **Pourquoi certaines personnes préfèrent l'incinération et d'autres l'enterrement ?** L'important est de lui dire que dans les deux cas, il y aura un lieu où il pourra venir rendre hommage à la personne qui lui est chère, lui parler, penser à elle. Eventuellement aussi, si nécessaire, lui expliquer aussi qu'étant mort, la crémation ne lui a pas fait mal.

L'enfant en danger de mourir n'a pas forcément en-tête les mêmes questions que l'adulte, ex :

-Si je meurs mon frère va me dépasser ?

-Si je meurs mes parents vont m'oublier ? J'aurai vécu pour rien ? Est-ce qu'ils me remplaceront ?

Vous l'aurez compris il importe de prendre au sérieux les questions des enfants, mais sans pour autant leur donner un statut exceptionnel. Car discuter de la mort, c'est discuter aussi de la vie et des vivants !

#### BIBLIOGRAPHIE

Encrevé-Lambert MH., La mort (comment parler de la mort aux enfants). 2003 Bayard

Oppenheim D., Dialogues avec les enfants sur la vie et la mort 2000, Seuil